

L'in(ter)discipline gnostique de la traduction : un modernisme dépassé par la « langue pure »

L'interrogation épistémologique qui constitue l'essentiel de la teneur des travaux sur le savoir traductologique, notamment pour réfléchir aux relations entre les objets de connaissance et les disciplines, a contribué à l'explosion de la traductologie comme domaine de connaissance aux frontières de l'interdisciplinarité et de l'indisciplinarité.

Cette interrogation épistémologique, liée à l'hétérogénéité des sources et aux pratiques de traduction et d'interprétation de textes classiques et écritures bibliques, expliquerait en partie l'indisciplinarité des pères fondateurs de cette discipline. La légitimisation de l'autonomie et de l'indiscipline pour traduire et interpréter, à partir des travaux rabbiniques, les écritures juives et chrétiennes a en effet permis d'établir des ponts entre des univers mentaux, spirituels et culturels différents et valoriser les frontières entre des espaces temporels et géographiques éloignés.

Cette quête d'une « langue pure » qui transporte et vectorise le verbe, l'information et la communication, qui textualise et territorialise les processus de négociation et de déconstruction du sens, qui valorise et transcende une logique de l'intermédiaire, a permis d'imaginer, au cours des siècles, les rapports entre religions, sciences, arts, techniques et sociétés d'une part et, d'autre part, entre modernité et une nouvelle spiritualisation.

La traduction comme discipline s'est conjuguée ainsi d'une interdisciplinarité à l'origine indisciplinée entre la linguistique, la philosophie, l'herméneutique, l'histoire, la science politique et autres sciences humaines et, plus récemment, l'informatique. Elle se « fige » aujourd'hui

en départements universitaires, ainsi que dans un vaste corpus de recherche et de savoir traductologique.

En même temps, la traduction, par définition, est l'ouverture à l'Autre, située à la frontière entre la disciplinarité constitutive des langues et les interdisciplines et indisciplines de leur croisement. Par le contact avec une autre langue, elle met en mouvement le texte source et participe à ce que Walter Benjamin nommait le *Fortleben* ou « vie continuelle » des langues, dans un processus qui mènerait selon lui à leur réconciliation en une « langue pure » reliée directement au *logos* de la Genèse. Revient donc au traducteur la tâche de dévoiler les traces de cette « langue pure » dans le texte traduit.

Dans ce contexte, pour certains comme Paul de Man, Benjamin représente un néo-modernisme qui va au-delà de l'historicité séculaire paralysante du modernisme conventionnel et rétablit la dimension sacrée ou poétique absente de ce dernier – une sorte d'indiscipline gnostique qui, avec sa redécouverte vers la fin des années 1970, renouvelle la démarche traductologique et déclenche une nouvelle vague d'approches herméneutiques, culturalistes et plus largement interdisciplinaires à la traduction.

Pour Benjamin, l'activité de traducteur, d'interprète, est donc philosophique, mais subordonnée au texte, à la langue, c'est-à-dire à sa compréhension. En tant qu'entreprise analytique et mystique, le processus de compréhension se dissimule alors dans le hiatus non explicité de la langue et dans l'abstraction philosophique, tenue de respecter le concept de vérité. L'indiscipline vitalisante du gnosticisme introduite par Benjamin dans son texte « La tâche du traducteur » (« The Translator's

Task», 1923) a rediscipliné la réflexion épistémologique du traductologue et redimensionné les rapports entre les disciplines fondatrices de son savoir structuré par un modernisme séculaire.

La traductologie, avec son espoir de créer aujourd'hui une discipline capable d'embrasser toutes celles qui l'ont façonnée, semble s'affranchir de l'indiscipline vitalisante de Benjamin. Envisager la traductologie en tant qu'institution sociale et scientifique par l'essor de ses départements et de la « scientométrie » c'est soumettre son champ « cognitif » et « poétique » aux données, mesures et méthodologies d'une approche strictement quantitative. Par une telle démarche la traductologie entretient le vain espoir de « scientificité » réelle, potentielle ou mythique. Mais aucune discipline

n'est la garantie d'un objet entièrement compris ni de questions théoriques épuisées – ni à plus forte raison de « vérité ». Une in(ter)discipline gnostique de la traduction pourrait en revanche revaloriser le poids des intermédiaires, et rendre plus visible le conflit des légitimités et l'incommunication qui sont indispensables au rétablissement de l'altérité dans l'espace public des sociétés ouvertes: que cette altérité soit inscrite, communiquée et traductible *via* l'oralité, l'imprimé ou le numérique.

Dominique Scheffel-Dunand
Université York

Babar Khan
Université York